



LES
ANNÉES
80
À
GÈ
NÈVE

RE-TOUR VERS LA CITÉ

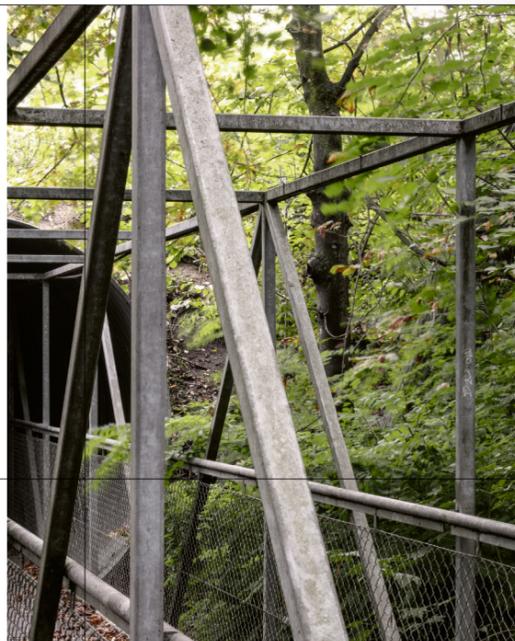


Fig.1 Passerelle sous l'avenue du Curé Baud, parc En-Sauvy, 1982-1987, Georges Descombes Fig.2 Détail de la Maison des arts du Grütli, rue Général-Dufour 16, 1978-1988, Jean Stryjenski et Urs Tschumi Fig.3 Cour intérieure couverte à l'arrière de l'église de la Sainte-Trinité, rue Ferrier 16, 1987-1992, Ugo Brunoni Fig.4 Détail intérieur de la serre méditerranéenne du Jardin botanique, chemin de l'Impératrice 1, 1979-1987, Jean-Marc Lamunière & Associés



PAR
PHILIPPE
MEIER

PHILIPPE MEIER
ARCHITECTE EPFL FAS SIA,
PROFESSEUR À L'HEPIA
PHOTOS: PAOLA CORSINI



histoire de l'architecture, comme celle de tous les mouvements théoriques et stylistiques qui la composent, comporte ce trait distinctif: la non-immédiateté entre les prémisses théoriques et leur application dans la production bâtie. Le début du XX^e siècle a vu se réaliser en parallèle des ouvrages issus de la pensée classique de l'École des beaux-arts, avec leur ordre architectural et leurs riches modénatures, et des réalisations abstraites en béton et en verre des premiers maîtres du mouvement moderne. Ce décalage, qui a engendré des débats houleux comme celui lié au concours pour le Palais des Nations à Genève en 1928¹, traduit une lutte séculaire constante entre anciens et modernes.

En abordant les années 1980 et la postmodernité en architecture, il convient de se référer préala-

blement à une période théorique qui débute au milieu des années 1960 et qui annonce la fin de la modernité en architecture. En 1966, sont publiés des ouvrages fondateurs de cette nouvelle pensée: *L'Architecture de la ville* d'Aldo Rossi², *De l'ambiguïté en architecture*³ de Robert Venturi et *Le Territoire de l'architecture*⁴ de Vittorio Gregotti. Tous les trois, à des degrés divers, contribueront à la remise en question du mouvement moderne qui occupait le devant de la scène depuis près de cinquante ans. Venturi déclare: «Les architectes n'ont aucune raison de se laisser plus longtemps intimider par la morale et le langage puritain de l'architecture moderne orthodoxe⁵.» Cette puissante mainmise moderniste sur la production mondiale, cet *International Style* dénoncé dès 1966, se verra être affaiblie non seulement par la disparition des grands maîtres — Le Corbusier en 1965, Sigfried Giedion en 1968, Ludwig Mies van der Rohe et Walter Gropius en 1969, Richard Neutra

1. Voir à ce sujet: *Le Corbusier. Une maison — un palais*, Paris, Crès, collection de L'Esprit Nouveau, 1928.
2. Aldo Rossi, *L'architettura della città*, Padoue, Marsilio, 1966.
3. Robert Venturi, *De l'ambiguïté en architecture*, Dunod-Bordas, Paris, 1976 [1966].
4. Vittorio Gregotti, *Il territorio dell'architettura*, Milan, Feltrinelli, 1966.
5. Robert Venturi, *op. cit.*, p. 22.



en 1970 —, mais également par la démolition de l'ensemble Pruitt-Igoe à Saint-Louis (Missouri) en 1972 qui deviendra le déclencheur symbolique du postmodernisme en architecture⁶.

La période concernée se situe au cœur de la «dissémination des jeux de langage⁷» relevée au niveau sociétal par le philosophe Jean-François Lyotard. Le constat d'un éclatement de la connaissance implique d'une part la perte d'une «métalangue universelle⁸» — comme référent absolu de tout énoncé d'un savoir commun — et d'autre part le recours à une «interaction communicationnelle⁹» — pour pallier la trop grande part des référents. La perte de crédibilité des «grands Récits¹⁰» au rang desquels se situe la modernité est la nature même de la condition postmoderne.

Ce changement de paradigme culturel touche également la formation en architecture. Pour bien en saisir la portée, évoquons l'enseignement d'Aldo Rossi à l'École polytechnique fédérale de Zurich de 1972 à 1974 et de 1976 à 1978. «Malgré sa courte durée, son influence a été énorme: Rossi a comblé un vide qui s'était créé avec la crise de la modernité et a ouvert des voies vers des sources d'inspiration enfouies¹¹.» Nombre de ses élèves et, surtout, de ses assistants introduiront en Suisse les préceptes d'un nouveau regard sur la ville et son histoire. Parmi ceux-ci se distinguera la figure de Bruno Reichlin qui, lorsqu'il est nommé à l'École d'architecture de l'Université de Genève (EAUG) en 1985, va cultiver cette filiation intellectuelle. Au bout du lac, l'institution, qui vient de subir les affres de la «révolution» de 1968–1969 avec une prise de pouvoir des étudiant-e-s, renonce à toute méthode classique d'enseignement dont celle initiée par son premier directeur Eugène Beaudoin en 1946¹² — le dessin est presque abandonné. Elle est alors tenue par des professeurs principalement italo-phones comme Giairo Daghini,



Peppo Brivio, Bernardo Secchi et Tita Carloni. À leurs côtés, la personnalité locale se nomme Jean-Marc Lamunière. Il enseignera à l'EAUG de 1971 à 1990. Il revient de Philadelphie où il a rencontré Louis Kahn et se positionne alors sur la remise en question du mouvement moderne dont il est lui-même issu. Carloni rappellera dans un texte daté de 1989 que «depuis Genève, J.-M. Lamunière, protagoniste au cours des années soixante dans cette ville, relancera l'étude de la théorie de l'architecture et le dessin académique en tant que composante retrouvée de l'activité de l'architecte¹³». Évoquons pour terminer ce tour d'horizon l'École polytechnique fédérale de Lausanne où se croisent des enseignants issus de la période moderne comme Franz Füg (auteur de la célèbre église aux accents miesiens à Meggen, près de Lucerne, 1960–1966), René Vittone (membre du bureau AAA à Lausanne) ou le même Jean-Marc Lamunière (actif de 1972 à 1992).

Les architectes protagonistes de cette époque sont issus d'ères linguistiques et de générations différentes. Les images en provenance de Venise, à l'occasion de la première Biennale d'architecture *La Presenza del Passato*¹⁴ en 1980, vont bouleverser la production dans cette courte période, inspirante pour toute la jeune génération. En 1986, dans un article devenu célèbre, l'historien Jacques Gubler «propose le constat intuitif d'un 'nouveau moment architectural' en Suisse française¹⁵». Dressant un bilan quelque peu amer de la période «inscrite entre 1970 et 1980 [qui] marquera, dans l'archi-



tecture de la Suisse française, une 'traversée du désert', une 'crise de médiocrité' que le 'recul de l'histoire' interrogera avec étonnement¹⁶», il ouvre le champ des possibles vers de nouvelles architectures qu'il qualifie de «printanières». Parmi les architectes interrogés dans le numéro de *Werk, Bauen + Wohnen*, Laurent Chenu résume bien la situation d'alors: «Regarder la profession nous a conduits à la rupture, peut-être une rupture de génération. La crise des années 70, la crise sociale, nous ont motivés à regarder ailleurs, à apprendre une architecture différente, à élargir le cadre de nos références¹⁷.»

C'était il y a quarante ans à peine, une période où les mandats étaient attribués au mérite, au renom et à la bonne relation commerciale. La pratique du concours d'architecture était absente parce que pas encore entrée dans les mœurs des pouvoirs publics et de promoteurs privés éclairés. Le travail se faisait plus rare: la crise du pétrole du milieu des années 1970 avait conditionné les risques pris pour l'édification de logements dont le rendement n'était pas assuré, les taux hypothécaires étant élevés. Les opérations étaient plus petites que dans les années 1960. Il n'était plus question de refaire des villes nouvelles en périphérie, mais plutôt de concevoir des projets qui prenaient souvent racine dans la ville constituée avec, comme point commun, un souci d'intégration dans un contexte bâti — finement analysé par les auteurs de l'époque.

Au cours de cette décennie, *la poésie de l'angle droit*¹⁸ défendue par Le Corbusier s'est vue être contredite par des prises de position où l'angle arrondi, le biais ou toute autre composition plus classicisante prenaient le pas sur la notion du volume pur et prismatique. Le plaisir de la forme, le retour à l'histoire, l'introduction de la citation référentielle deviennent pour certain-e-s la nouvelle manière de faire la ville. Après avoir été éradiquée du discours théorique par les tenants du mouvement moderne, la modénature redevient une règle de l'inscription d'un projet dans la cité. Les notions de texture, de corniche, de bossage et de toiture sont souvent associées à une nouvelle attention à la matérialité. Exit le mur rideau abstrait en verre, le crépi blanc immatériel, place à l'élément préfabriqué en béton, souvent teinté, qui retrouve un second souffle à cette période après avoir été le support de la reconstruction en France¹⁹; place aussi à la brique et à la pierre.

À Genève, cette fin de la modernité en architecture coïncide avec l'achèvement de grandes cités périphériques. Parmi les dernières opérations livrées, rappelons celles du Lignon (1963-1971) et des Avanchets (1973-1977). «Ces réalisations du périurbain [accueillent], dès les années 80, plus du tiers de la population genevoise²⁰.» C'est donc le retour à la ville, l'amorce d'une densification sur le thème de la «ville sur la ville», parfois au prix de démolitions d'un patrimoine bâti antérieur jugé obsolète²¹. C'est également à cette époque que les surélévations reviennent sur le devant de la scène. Cependant, la paranthèse

Page de gauche: coursives de l'immeuble de Pâquis-Centre, rues du Môle et de la Navigation, 1980–1983, Jean-Jacques Oberson

Ci-dessus: détails de l'école Le Corbusier, rue Le Corbusier 2–6, 1981–1990, Ugo Brunoni

À droite: immeuble d'habitation, quai Gustave-Ador 64, 1978–1985, Jean-Marc Lamunière & Associés

6. Le critique américain Charles Jencks prend en effet la date du 16 mars 1972 et la destruction des barres de Pruitt-Igoe à Saint-Louis comme le début de la période postmoderne. Minuro Yamasaki, l'architecte de ce quartier d'habitat social, fut également l'auteur du World Trade Center.

7. Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne*, Paris, Minitext, collection critique, 1979, p. 66.

8. *Ibid.*, p. 67.

9. *Ibid.*, p. 68.

10. *Ibid.*, p. 31.

11. Judith Hopfengärtner, «Aldo Rossi und die Schweiz», *TEC21*, n° 30-31, 2015, p. 30 (trad. de l'auteur).

12. Eugène Beaudoin, associé professionnellement à Marcel Lods jusqu'en 1940, est issu de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. Lors de la création de l'EAUG en 1946, il en devient le premier directeur jusqu'en 1968.

13. Tita Carloni, «Cum grano salis' et ce qui s'ensuit», *Werk, Bauen + Wohnen*, n° 7/8, juillet-août 1989, p. 68.

14. L'architecte romain Paolo Portoghesi est le curateur et l'éditeur du catalogue de l'exposition *La Presenza del Passato, Prima Mostra internazionale di architettura*. Jean-Marc Lamunière est le seul architecte suisse romand à y exposer des dessins.

15. Jacques Gubler, «Plädoyer für eine Erneuerung: ... und ein Gespräch über die Situation des Architekten», *Werk, Bauen + Wohnen*, n° 5, mai 1986, p. 22.

16. *Ibid.*

17. Laurent Chenu, in Jacques Gubler, «Plädoyer für eine Erneuerung: ... und ein Gespräch über die Situation des Architekten», *op. cit.*, p. 26.

18. Il est ici fait référence au *Poème de l'angle droit*, ouvrage d'art avec lithographies, en édition limitée à 250 exemplaires, qui comprend 19 peintures et écrits de Le Corbusier produits entre 1947 et 1953. Ces éléments sont publiés par les éditions Tériade à Paris en 1955.

19. Le savoir-faire de la préfabrication trouve son pendant à Genève. Il débute grâce aux frères Honegger, puis sous l'impulsion de Claude Grosgrain pour l'édification des cycles d'orientation. Des entreprises s'installent et produisent. Voir aussi Bruno Marchand, *PRELCO. L'Art de la préfabrication*, portfolios de Leo Fabrizio, Gollion, Infolio, 2022 (voir p. 30 du présent numéro).

20. Marcellin Barthassat, «Grand ensemble. La Cité nouvelle d'Onex-Lancy à Genève», *Faces*, n° 59, 2005, p. 29.

21. Voir, à ce sujet, Sabine Nemeč-Piguet, «Genève, années 1980. La protection du patrimoine bâti, une mission publique de l'aménagement du territoire» aux pages 8 à 13 du présent numéro.

postmoderne sera de courte durée puisque, dès les années 1990, l'abstraction et le minimalisme vont ressurgir sous une autre forme, celle de la fameuse *Swiss Magic Box*.

Ces opérations, souvent chirurgicales dans un tissu dense, concernent avant tout le logement collectif dont le manque se fait déjà cruellement sentir. Parmi les premiers exemples qui viennent à l'esprit, citons la grande mutation urbaine autour des anciennes écoles primaires de la rue de Berne et de la rue de Neuchâtel: le projet de Pâquis-Centre conduit par Jean-Jacques Oberson sur plusieurs années. Si la première étape de ce nouveau groupe scolaire a lieu à la fin des années 1970, la construction des logements intervient dans la décennie qui nous intéresse (étape 2A, 1980-1983)²². Ce groupe d'édifices à coursives a longuement été commenté et reste, à ce jour, une référence majeure du logement social en Suisse. Avec le recul, on demeure fasciné par la qualité d'usage de l'espace semi-public entre les deux barres d'appartements qui se font face à travers leurs portiques aux sobres colonnes carrées. La présence de bois naturel dans les cadres préfabriqués des façades intérieures confère un surplus de domesticité que le regard contemporain apprécie.

Dans un autre registre, celui de l'intervention ponctuelle et matérialisée par la présence d'éléments en béton préfabriqué, retenons quatre bâtiments qui ont marqué leur temps. Le plus ancien est l'immeuble commercial et d'habitation sis à l'angle de la rue de la Pélissierie et de la rue Frank-Martin. Défini par la critique comme «l'un des premiers exemples genevois d'architecture 'contextualisée'²³», l'expression de sa façade relève autant de la modénature de la matière coulée que d'une forme de graphisme très inspirant. Dans ce lieu qui témoigne de la fin des fortifications, les architectes Janos Farago et Joseph Cerutti tirent parti de cette filiation géographique et historique pour développer une posture qui évoque l'archaïsme, tout en assumant sa propre modernité.



Un autre immeuble de logements définit un point précis de la topographie genevoise en concluant la rade sur sa rive sud au quai Gustave-Ador 64. À la place d'une ancienne maison et prolongeant un bâtiment de Marc-Joseph Saugey des années 1960, le projet déroge au plan d'ensemble défini par ce dernier en incluant un retournement de la forme urbaine pour offrir une façade clairement ouverte sur le lac. Œuvre tardive de Jean-Marc Lamunière, elle témoigne de l'attachement de l'architecte à Auguste Perret, qu'il a côtoyé à la fin de ses études, à travers une structure clairement marquée par des éléments de placage en béton. Par rapport aux dessins d'origine montrant des loggias imaginées comme des vérandas superposées aux subtils cadres en acier non isolés à l'image des anciennes serres, le traitement des angles a perdu de sa subtilité par l'emploi de menuiseries isolantes métalliques très épaisses.

Le bâtiment sis sur un autre quai, celui du Cheval-Blanc à Carouge face au lit de l'Arve, recourt également au préfabriqué teinté, mais pour réinterpréter des modénatures historiques. Créé par Rino Brodbeck et Jacques Roulet, les anciens associés de Jean-Marc Lamunière, son concept permet de résoudre un problème d'alignement au milieu du quai. Le dessin d'un grand bow-window central caractérise l'intervention et offre aux locataires un espace de vie à l'abri du vent devant les eaux agitées de la rivière.



Page de gauche: église de la Sainte-Trinité, rue Ferrier 16, 1987-1992, Ugo Brunoni

Ci-dessus: détails de la façade du Centre de télécommunications de Swisscom, rue Richard-Wagner 6, 1983-1986, Werner et Igor Francescos et Jacques Vicari

À droite: détail d'une entrée de l'immeuble commercial et d'habitation, rue de Carouge 76, 1980-1983, ass architectes associés

22. Cette deuxième étape sera complétée au nord entre 1990 et 1994, tandis que la troisième étape, plus en amont, ne sera que partiellement réalisée entre 1987 et 1990.

23. Jean-Marc Lamunière, *L'Architecture à Genève 1976-2000*, Gollion, In Folio, 2007, p. 94.

24. On pense ici aux projets de cénotaphe de Newton (1784) d'Étienne-Louis Boullée et à celui de la maison des gardes agricoles du parc de Mauperthuis (1763-1767) de Claude-Nicolas Ledoux.

25. Voir le reportage photographique de Paola Corsini publié dans tout le présent numéro d'*Interface*. Pour davantage de détails sur certains projets, voir également: Philippe Meier, *Architextuel*, blog, publié en ligne: blogs.letemps.ch/philippe-meier [consulté le 12 octobre 2022].

26. Sur la question patrimoniale, voir l'article «Recenser le patrimoine des années 1980» à la page 31 du présent numéro.

Le dernier de ces exemples est un édifice d'angle au boulevard Carl-Vogt, caractérisé par une façade très vitrée au sud, dont la nature est d'offrir une double peau habitable comme écran à la nuisance sonore de la voirie. Le projet de Chantal Scaler démontre une grande richesse d'articulations volumétriques en reprenant des principes classiques d'entablement, de portique et de rotonde. La composition urbaine, qui renforce la situation d'angle, permet de définir un système distributif par coursives induisant une série de typologies diverses dont un certain nombre de duplex.

D'autres immeubles de logements reprennent les préceptes qui se mettent alors en place, mais c'est surtout à travers quelques édifices et espaces publics que la production genevoise s'inscrit dans la mouvance postmoderne. Sans entrer dans le détail de chacun d'entre eux, relevons en particulier le prétexte de la référence historique à l'église Sant'Ivo alla Sapienza à Rome (1643-1662) de Francesco Borromini qui génère la composition en double triangle du plan de la serre méditerranéenne du Jardin botanique. Dans le paysage boisé du grand parc, Jean-Marc Lamunière réinterprète les tracés du grand maître baroque suisse pour ériger un temple à la nature. L'architecte remplace la pierre blanche italienne par une structure en acier, blanche également, générant une coupole à travers laquelle la lumière se répand pour permettre la photosynthèse des végétaux qui s'y trouvent.

Dans le registre sacré, l'église de la Sainte-Trinité à l'entrée de la ville s'inscrit dans la catégorie des recherches spatiales basées sur un présupposé formel. Si les planches des architectures révolutionnaires de Boullée et de Ledoux²⁴

nous viennent à l'esprit, le projet d'Ugo Brunoni se caractérise par une division de l'espace sphérique en deux parties distinctes qui font perdre un peu de l'imaginaire que l'on se fait d'une forme platonicienne aussi pure. La pratique du lieu de culte demeure néanmoins une belle expérience dans sa douce lumière zénithale. Brunoni réalise à la même époque l'École Le Corbusier dans le quartier de Malagnou. Avec l'utilisation de la brique en terre cuite et d'éléments préfabriqués en béton de couleur blanche, l'édifice scolaire renoue avec une typologie à cour en écho à la *tendenza* italienne.

D'autres projets de qualité ont émaillé la ville et le canton²⁵ par leur posture engagée dans un contrôle de l'espace urbain par le dessin précis du contexte que ce soient des immeubles de logements, des institutions, des surélévations ou des espaces publics. Cette décennie, au cœur de la Cité de Calvin, a vu se réaliser plusieurs bâtiments abordant des thématiques propres à une période de création architecturale à la fois courte et disparate. Elle est aujourd'hui encore critiquée parce qu'on ne retient que le recours inapproprié à des références mal maîtrisées. Cette impression mémorielle l'emporte souvent sur des positions théoriques et positives de grande qualité. Un effort d'analyse est donc nécessaire afin de séparer le bon grain de l'ivraie, ce qui impliquera un véritable questionnement patrimonial quant à la valorisation de certains de ces bâtiments²⁶.